

Corrigé du résumé

Plan du texte

L. 1 à 9 (→ « *est permanente* ») : En France, on prend en compte de nouvelles maladies, toutes psychiques, causées par des changements sociaux : moins la société est exigeante, plus l'individu souffre du poids que cela fait reposer sur lui.

L. 9 à 18 (→ « *de la même manière* ») : Ce constat est fait par différents corps de métiers : cliniciens, acteurs de l'entreprise, équipes municipales. Tous essaient d'apporter les diagnostics et soins appropriés aux différentes souffrances.

L. 18 à 22 : Cela met en cause un problème nouveau : quel est l'état et l'avenir d'une existence vraiment commune dans nos sociétés où le capitalisme tire profit de l'autonomie des individus pour les soumettre à une nouvelle forme d'exploitation, donc à une nouvelle souffrance ? (*ici, on explicite l'idée implicite dans la description concise qui est faite des « sociétés démocratiques », « où règnent l'individualisme de masse et le capitalisme globalisé »*).

L. 23 à 27 (→ « *de la vie sociale* ») : Ces différentes souffrances sont nommées par le mot très général de « malaise ». On a tendance à utiliser dans tous les domaines des mots qui désignaient hier des souffrances psychiques ou psychiatriques, qui étaient donc réservées au domaine médical. La vie sociale a donc tendance à être décrite comme si elle relevait du domaine de la maladie.

L. 27 à 29 (→ « *son « intériorité »* ») : Moins la société me détermine, plus je dois me déterminer moi-même.

L. 29 à 33 (→ « *existence humaine* ») : Voilà l'origine du malaise général, et des tentatives de le soigner dans tous les domaines de la vie sociale, grâce aux ressources de la psychologie.

L. 33 à 37 : On en vient à se dire avec nostalgie que l'ancienne société dirigiste et contraignante était telle qu'une société doit être.

L. 38 à 48 : Cette conclusion est aujourd'hui un lieu commun pour la théorie qu'on appelle l'individualisme, qui a pour caractéristiques d'opposer l'individu et société, d'affirmer que la prépondérance de l'un est inversement proportionnelle à la prépondérance de l'autre, mais que le retrait de la société fait peser sur l'individu une responsabilité qui finit par le rendre malade.

Proposition de résumé

En France, l'amointrissement des exigences sociales pèse sur l'individu, générant de nouvelles maladies, psychiques. Dans tous les corps // de métier, on cherche des soins appropriés. Un problème s'impose : quel est l'avenir de notre existence en commun // quand le capitalisme exige partout l'individualisme ?

Des diagnostics d'ordre psychiatrique irriguent tous les secteurs sociaux. Moins la société // me détermine, plus je dois me déterminer : voilà le mal aujourd'hui. L'ancienne société, contraignante, n'était-elle pas finalement // préférable ?

Voilà l'idée, banale, de l'individualisme, pour qui la responsabilité des individus est inversement proportionnelle à celle de // leur société, laquelle les rend malades en se défilant.

(109 mots)

Introduction

Entrée en matière Le film *Seul au monde* de Robert Zemeckis met en scène un homme qui se retrouve seul sur une île. En l'absence absolue de toute relation sociale, sa survie ne repose que sur lui, il traverse par ailleurs les pires souffrances du manque d'autrui, au point de ne pouvoir surmonter l'épreuve que grâce à l'image d'un visage humain tracé sur un ballon avec son propre sang. *Sujet* Ainsi que l'écrit Alain Ehrenberg dans *La Société du malaise*, **quand « le lien social s'affaiblit », « en contrepartie l'individu est surchargé de responsabilités et d'épreuves qu'il ne connaissait pas auparavant ».**

Analyse du sujet Un « lien », c'est aussi bien ce qui relie, met en relation, en communion, que ce qui empêche, entrave et donc prive de liberté. Quelle est donc la valeur de l'affaiblissement du lien social : libération, ou isolement fatal à un être humain qui ne supporterait pas d'être soustrait du regard des autres ? Cette citation nous indique en tout cas que l'affaiblissement du lien social met l'individu face à quelque chose qu'il ne peut pas supporter : il « **est surchargé** », c'est-à-dire qu'il doit porter plus qu'il ne peut. Ce poids excède ce qu'il peut, il excède sa puissance. Pourtant, ce dont il est surchargé est ambivalent : les « **responsabilités** », ce sont bien des réalités dont nous avons à porter le poids, jusque dans leurs conséquences ; mais on a des responsabilités quand on est maître d'une situation. La responsabilité est le salaire de la liberté. D'autre part, des « **épreuves** », ce sont bien des expériences éprouvantes, c'est-à-dire pénibles, causes de souffrance ; mais ce sont aussi, dans le langage de la photographie, des images révélées, ou, dans le langage de l'expérimentation scientifique, des étapes qui permettent de faire apparaître davantage de vérité. En ce sens, l'épreuve révèle l'individu, elle lui permet de s'accomplir, de devenir ce qu'il est. *Construction du problème* Que penser par conséquent de l'affaiblissement du lien social ? Est-il aliénant, ou libérateur ? Plus fondamentalement, quelle est la vraie valeur du lien social lui-même pour l'individu ?

Annonce des œuvres *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, *Le Traité théologico-politique* de Spinoza et *Le Temps de l'innocence* d'Edith Wharton peuvent nous aider à réfléchir à ce problème : *annonce du plan* certes la destruction du lien social met en danger l'individu, à ce titre il est nécessaire, et peut-être légitime, de fonder coûte que coûte ce lien ; mais l'autonomie des individus par rapport aux déterminations sociales est la condition de leur responsabilité morale et de leur épanouissement.

Développement

Dans le *Traité théologico-politique*, Spinoza établit au chapitre 16 que dans l'état de nature, chaque individu fait ce qu'il peut et tout ce qu'il peut, c'est son droit (naturel). Rien ne le lie aux autres individus, aucune forme de devoir ou d'obligation. Mais « personne ne vit sans

angoisse parmi les inimitiés, les haines, la colère et les ruses, il n'est personne qui ne tâche en conséquence d'y échapper autant qu'il est en lui. » En effet, « s'ils ne s'entraident pas, les hommes vivent très misérablement. » Il est donc très utile pour la vie d'établir des lois qui vont lier les individus entre eux avec des devoirs réciproques. Le lien social garantit la sécurité de tous, il protège les individus des épreuves de l'insécurité. C'est, de manière analogue, dans *Les Sept contre Thèbes* de Eschyle, le spectre de l'insécurité et de la terreur qui fonde la résolution de tous à sauver la cité : quand le chœur fait, avant la description des sept combattants contre Thèbes et des sept Thébains qui leur seront opposés, la description des maux qu'a à souffrir une cité grecque vaincue (« quand une cité succombe, hélas ! innombrables sont ses maux »), il décrit tout particulièrement l'indistinction consécutive à la défaite : « jeunes et vieilles à la fois » sont traînées par les cheveux, « les vagissements sanglants des nourrissons élèvent leur plainte enfantine », « des fruits de la terre, de toutes sortes, sont tombés sur le sol, affligeant spectacle. Par masses, pêle-mêle, les dons de la glèbe roulent en torrents inutiles ». Cette indistinction symbolise l'absence de lien social : en effet, pour qu'il y ait des liens, il faut des différences : on ne peut relier que des êtres distincts et différents. Le lien social n'est possible que si les vieilles ont un autre statut que les jeunes, que si les nourrissons ont un autre statut que les morts. Ce qui est « pêle-mêle » est littéralement chaotique. Le lien social, c'est la condition d'un ordre, la condition d'un monde. Le retour à l'indistinction est retour au chaos, destruction du monde. Voilà pourquoi, comme nous le disent Eschyle et Spinoza, il faut lutter à toute force contre l'affaiblissement du lien social : le lien social est salvateur.

L'affaiblissement du lien social, étant données ses conséquences désastreuses, exige des « contreparties » : pour éviter ces conséquences, l'individu doit tenter, par ses initiatives, d'entreprendre quelque chose pour empêcher ou limiter le désastre. Étéocle, chef de la cité de Thèbes, assume ses « responsabilités » et s'expose à l'« épreuve » du duel. Ses premiers mots sont pour dire que « si un malheur arrive, « Étéocle ! » - un seul nom dans des milliers de bouches – sera célébré par des hymnes grondants et des lamentations ». Il sera jugé responsable du désastre si la cité tombe, c'est lui qui sera accusé. Il prend donc ses responsabilités tout au long de la pièce, rappelant sans cesse son devoir. Dans un tout autre contexte, qui n'est pas, cette fois tragique – la juxtaposition ici des deux œuvres met tout particulièrement en évidence le ton sarcastique de Wharton -, Henry Van der Luyden, dans le chapitre 7 du *Temps de l'innocence*, intervient pour empêcher une humiliation sociale infligée par Larry Lefferts à Ellen Olenska, c'est-à-dire par un homme d'une classe sociale inférieure à une femme rattachée à une classe sociale supérieure, et, même très indirectement, à la famille de Monsieur Van der Luyden, juché tout au sommet, par ses origines aristocratiques, de la petite société du vieux New York. Monsieur Van der Luyden prend donc ses responsabilités, lui qui n'aime pas se mêler des affaires du monde, il produit ici un effort notoire. « De pareilles choses ne se passeront pas tant que je pourrai les empêcher », dit-il. A la fin du chapitre 6, Madame Archer, qui s'apprêtait à lui demander de l'aide, avait dit à son fils Newland : « Si nous ne nous tenons pas entre nous, c'est l'effondrement de la société. » Ainsi, même si c'est ici dans un contexte particulièrement ridicule par rapport au tragique de la guerre qui menace la cité de Thèbes, c'est bien pour protéger des

liens sociaux (les membres d'une même famille se protègent entre eux) et finalement la pyramide sociale tout entière, que Monsieur Van der Luyden prend ici ses responsabilités.

Finalement, la destruction du lien social est une chose tellement terrible qu'elle est impensable. Il existe une expression prisée par les gens indignés – même quand ils s'indignent de brouilles telles que celle pour laquelle Monsieur Van der Luyden sort pour une fois de son auguste impassibilité - : « je ne peux pas le croire ». Dans *Le Temps de l'innocence*, à deux reprises au moins, un personnage le dit. Dans la dernière phrase du chapitre 1, Mr. Sillerton Jackson dit : « Je n'aurais jamais cru que les Mingott oseraient cela » ; dans le chapitre 7, cette fois c'est Mr. Van der Luyden qui dit : « Je n'aurais jamais cru que les choses en seraient arrivées là. » Le premier commente l'entrée dans une loge de l'opéra de la scandaleuse Ellen Olenska ; l'autre, l'affront infligé par Lefferts à la même Olenska, parente éloignée et par alliance des Van der Luyden. *D'une certaine façon, surviennent ici des événements « qu'on ne connaissait pas auparavant », que l'ordre social bien établi n'aurait pas dû pouvoir laisser advenir.* Dans le tout autre contexte, tragique, de l'imminence de la destruction de la cité de Thèbes, *le Chœur* décrit au conditionnel le sort qui sera réservé à la ville et à ses citoyens si la guerre est perdue : « il serait lamentable qu'une aussi vieille cité se vît jeter à l'Hadès » ; « que ses femmes fussent traînées », « il serait pitoyable que... » ; « Ce qui s'ensuit, l'esprit suffit à l'imaginer. Des fruits de la terre, de toutes sortes, sont tombés sur le sol, affligeant spectacle ! ». Suit la description réservée aux femmes réduites à l'esclavage. On voit bien ici comment le texte passe du conditionnel à l'indicatif : ce qui est redouté, ce qu'on ne veut pas voir arriver, s'impose à l'imagination comme si c'était réel. *En réalité, ce n'est pas arrivé, on n'a pas encore vu ce spectacle, et d'ailleurs tous ceux que la cité a protégés jusque là n'ont pas encore connu cela, n'ont « jamais connu cela auparavant ».*

Transition : Les œuvres d'Eschyle, Spinoza et Wharton, pour des raisons même différentes, mettent en évidence la catastrophe consécutive à l'affaiblissement du lien social. Or, ce lien est jugé tellement fondamental que dans ces œuvres on est prêt à lui sacrifier même des vies et des libertés. Le lien social, ou plutôt tout lien social, vaut-il ce sacrifice ? qu'est-ce qu'un vrai lien social ? qu'est-ce qu'un lien social qui a vraiment de la valeur ?

Dans le chapitre 19 du Traité théologico-politique, au §12, Spinoza, après avoir examiné les conditions dans lesquelles un Souverain aurait le droit d'édicter des lois permettant réellement la préservation de tous (le « salut de tout le peuple et la sécurité de l'Etat »), défend l'idée qu'il faut éliminer l'individu qui menace l'utilité publique : « si quelque homme, citoyen ou étranger, simple particulier ou chef d'un autre Etat, a été jugé coupable d'un crime capital ou déclaré ennemi par le souverain, il n'est permis à aucun des sujets de lui porter secours. Ainsi encore, bien que ce fût une maxime des Hébreux que chacun doit aimer son prochain comme soi-même, ils étaient tenus cependant de dénoncer au juge celui qui avait commis quelque action contre les prescriptions de la loi et de le tuer s'il était jugé coupable d'un crime capital. » A la fin du chapitre 12 du Temps de l'innocence, quand Archer vient inciter Ellen à renoncer à son

divorce pour éviter le scandale, il lui dit pour essayer de se justifier que « l'individu, dans ces cas-là, est presque toujours sacrifié à l'intérêt collectif ». Plus tard, au chapitre 33, alors que May, l'épouse d'Archer, a organisé un dîner d'adieu pour le départ d'Ellen qui retourne en Europe, Archer ouvre les yeux : il comprend que la société du vieux New York, toute entière, s'est liguée pour le séparer, avec une délicieuse politesse, de celle qu'ils prennent pour son amante, pour donc mettre à mort leur amour naissant. « C'était ainsi dans ce vieux New York, où l'on donnait la mort sans effusion de sang. » Dans *Les Sept contre Thèbes*, le héraut après la mort des deux frères d'Antigone, proclame les décrets qu'a pris le peuple à leur sujet : Étéocle recevra des funérailles dignes de celui qui a défendu la cité ; « mais pour son frère, pour Polynice, (...) il sera jeté hors de nos murailles, sans sépulture, en proie aux chiens, puisqu'il eut été le dévastateur du pays cadméen, si un dieu ne s'était pas dressé devant sa lance, à celui-là ! Même mort, il gardera sa souillure (...). » Ainsi, Eschyle, Spinoza, Wharton, nous font voir que l'individu qui menace la préservation de la cité ou de la société est puni de mort, et si cette mort est symbolique (comme pour Ellen), de bannissement, ou si cette mort est effective (celle de Polynice), il est maudit par-delà la mort, tué si c'est possible, encore une fois, dans la mort même...

Pourtant, que vaut ce sacrifice de l'individu à l'intérêt général ? Tout lien social justifie-t-il ce sacrifice ? Que penser par exemple de l'inexistence de toute femme individuelle à l'intérieur de la communauté des 50 sœurs dans *Les Suppliantes* de Eschyle ? Le lien communautaire certes est fort dans ce Choeur de Suppliantes qui parle au nom de toutes, et non au nom de l'une ou l'autre, mais aucune de ces sœurs n'existe en tant que femme, ou individu, aucune ne prend de responsabilité, leur conduite leur est dictée par leur père. Les premières paroles de Danaos sont pour dire : « Mes enfants, la prudence doit être notre loi : c'est en prudent pilote qu'ici vous a conduites le vieux père en qui vous avez foi, et maintenant, à terre, ma prévoyance encore vous engage à garder mes avis bien gravés en vous. » Et ses dernières paroles disent : « Mais songez bien aux leçons paternelles : mettez la modestie plus haut que la vie. » Leur père leur commande donc : plutôt mourir que céder à un homme. N'est-il pas ici souhaitable, juste, que le lien social s'affaiblisse, que chaque femme devienne responsable, libre ? Spinoza, au chapitre 17 du *Traité théologico-politique*, revient sur ce qu'il a établi au chapitre 16, chapitre où il fonde la nécessité de l'obéissance au souverain sur l'utilité et les nécessités de la survie. Dans le §1 du chapitre 17, il écrit : « Nul en effet ne pourra jamais, quelque abandon qu'il ait fait à un autre de sa puissance et conséquemment de son droit, cesser d'être homme ; et il n'y aura jamais de souverain qui puisse tout exécuter comme il voudra. » Il dit donc, non pas qu'il est injuste de priver les individus de toute leur liberté, mais plutôt que ce n'est pas possible. Aucun homme ne peut renoncer à la totalité de son droit naturel. Nul ne pourra obtenir de moi que je haïsse mon bienfaiteur, ou aime mon bourreau. Nulle nécessité sociale ne peut m'aliéner à ce point.

Antigone s'exclut elle-même de la protection de sa propre cité quand celle-ci décrète ce dont elle, la sœur de Polynice, n'est pas capable : bannir son propre frère. La loi de la famille, de la communauté par le sang, est plus forte que la loi sociale. Elle ne peut pas, ou elle ne veut pas,

obéir. A la fin des *Sept contre Thèbes*, elle répond au héraut qui vient de proclamer le décret par lequel Polynice est banni du Royaume des morts : « Je saurai affronter un péril pour enterrer un frère, sans rougir d'être ainsi indocile et rebelle à ma ville. C'est un lien étrangement fort que d'être sortis des mêmes entrailles (...). Aussi, prends ta part de ses maux, mon âme, - volontairement pour qui est sans vouloir, vivante pour qui est mort – avec un courage de sœur ! (...). Et que personne n'aille décréter le contraire : mon audace saura trouver les moyens d'agir ». « Volontairement », avec « audace » : contrairement aux Suppliantes qui n'ont aucune volonté propre parce qu'elles s'en remettent à la loi de leur père, Antigone veut, elle ose, elle est libre, justement parce que le lien social ne la lie plus. Ce lien n'est plus celui qui la relie aux autres, il est devenu celui qui la ligote, qui la contraint à faire ce qui n'est pas juste, dit-elle. Antigone, en refusant d'obéir, devient libre, et, parce que libre, elle devient responsable et morale : ce qu'elle fait, elle en porte la responsabilité, c'est son choix, elle en a le mérite, ou le tort. Ici, **l'affaiblissement du lien social est la condition de la responsabilité morale et de la liberté**. Dans *Le Temps de l'innocence*, Ellen, qui n'est pas liée comme Archer par exemple à la société du vieux New York dont elle a été éloignée, incarne elle aussi la liberté : par ce qui passe aux yeux de cette société codifiée pour des originalités et des excentricités (elle vit d'ailleurs dans un quartier « excentré »), ses vêtements, ses fréquentations (des artistes), sa volonté de divorcer, elle témoigne de ses goûts personnels, et donc d'une personnalité ; ses mœurs ne sont pas déterminées par des codes établis. En ce sens, la faiblesse d'un lien social aliénant est pour elle une épreuve au sens photographique du terme : il est un révélateur ; nous avons une idée, dans ce roman, de ce qu'est peut-être la personnalité d'Ellen, alors que celle de May reste étouffée, en tout cas méconnue.

Conclusion

Que vaut donc vraiment le lien social ? Un lien, c'est ce qui lie, en un double sens. Il relie, ou il ligote. On peut supposer, en conclusion, qu'un véritable lien social est un lien qui relie et ne ligote pas, qui rassemble, qui tient ensemble des individus, tous les individus d'une société, sans les priver de liberté. Ainsi, l'affaiblissement du lien aliénant est la condition à laquelle l'individu devient responsable, libre, la condition à laquelle il révèle qui il est. Au contraire, le lien social protecteur qui maintient ensemble les individus d'une même société en les protégeant contre la destruction, celui-là a de la valeur.